

PARIS
MATCH
SUPPLÉMENT SPÉCIAL

**IL Y A 70 ANS LA BATAILLE
DES ARDENNES**

**LES CIVILS
BELGES
DANS
LA GUERRE**



**LA FAIM, LE FROID,
LA PEUR, LES
BOMBARDEMENTS
ET LES CRIMES DE
GUERRE NAZIS**

*Décembre 1944, une femme
marche dans une rue du quartier
latin à Bastogne.*



Quarante-cinq jours de terreur. Un déluge de feu dans le froid polaire d'un hiver maudit. Du sang, des larmes. Des crimes de guerre. Des morts qu'il faut compter par dizaines de milliers dans les rangs des combattants. Les chiffres ne sont guère précis, ils varient d'une publication à l'autre... Et des livres sur la bataille des Ardennes, dont on commémore actuellement le 70^e anniversaire, il y en a des centaines. L'historien belge Luc De Vos avance que la contre-offensive von Rundstedt « coûte aux Allemands plus de 100 000 hommes (20 000 morts en plus des blessés et des disparus). Les alliés, dont les Américains principalement, perdirent 85 000 hommes, ce qui représente quasiment la moitié des pertes américaines sur le front occidental pendant la guerre. En plus des blessés et des disparus, 19 000 Américains et 1 000 Britanniques sont morts »⁽¹⁾. Insistons, il ne s'agit là que d'estimations. Quand la guerre tue, elle ne calcule pas. Et après la guerre, souvent, les historiens militaires calculent mal. Que veut dire le vocable de « disparus » ? Or, des milliers de soldats, alliés et Allemands confondus, ont été classifiés dans cette catégorie lors du bilan de l'affrontement de l'hiver 44-45. Une cohorte d'hommes au sort ignoré qui, bien évidemment, doit gonfler massivement la colonne des morts dans les imprécises statistiques.

Mais encore, contrairement à ce qu'on voit parfois dans les récits ou des films de fiction, cette terrible bataille ne s'est pas limitée à d'héroïques affrontements de militaires dans des forêts recouvertes d'un tapis de neige et des villes et villages en ruine, vidés préalablement de leurs habitants. Pas moins de 2 500 civils ardennais, peut-être même 3 000, ont été tués et des milliers d'habitations ont été détruites. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas eu le temps de fuir. D'autres ne l'avaient pas cru nécessaire. C'est qu'à l'aube du 16 décembre 1944, quand la bête nazie fit son dernier sursaut, les civils furent encore plus surpris que leurs libérateurs américains. Agé de 14 ans au moment de la contre-offensive von Rundstedt, Jean Lambert vivait à Horritine (Bastogne). Il nous dit : « Personne n'aurait imaginé cela ! Le retour des Allemands, c'était tout bonnement IMPENSABLE ! On était encore dans l'atmosphère de la libération intervenue en septembre. Pour nous, on en avait fini après quatre ans d'occupation. Et voilà que commençaient seulement les heures les plus dures de la guerre ! Tout est allé si vite. A peine prenions-nous conscience de cette volte-face qu'ils étaient là ! »

Comme la plupart des témoins que nous avons rencontrés, Jean Lambert se considère tel un chanceux, un privilégié, peut-être même un miraculé : « Des obus sont tombés à trois mètres de notre maison. Pour le même prix, toute la famille y passait. » D'autres étaient encore plus mal placés, tant il est vrai que durant ces horribles jours de l'hiver 44-45, dans certaines villes ardennaises, il était devenu quasi impossible de se protéger des pluies incessantes d'obus ! La Roche, Houfalize, Saint-Vith ou Malmédy ont particulièrement souffert de ces bombardements intenses. Certains vécurent une éternité dans les caves. D'autres l'y rencontrèrent. Il y a aussi ceux qui n'eurent d'autre choix que d'errer au milieu des lignes, qui survécurent dans les bois, réduits à s'abriter dans d'inhospitalières huttes de fortune.

La faim. Le froid et l'humidité. La peur d'être à tout moment emporté par des balles ou un obus. Et la terreur ! Celle éprouvée par ces malheureux qui croisèrent la route de ces SS et collaborateurs, parangons de lâcheté, venus venger leurs échecs militaires sur des civils désarmés. Sans scrupules aucun, comme à Stavelot le 19 décembre 1944. Mettez-vous un instant à la place de Régine Grégoire-Heuzer. Cette femme s'est réfugiée avec plusieurs autres femmes et enfants (dont les deux siens) dans les caves de la maison Legaye (lire aussi les pages 135, 142 et 143). Des tueurs de la « 1^{re} division SS Panzer-Division Leibstandarte Adolf Hitler délogent les civils, les rassemblent devant une haie et les abattent méthodiquement : 22 morts. Parce qu'elle parle un peu l'allemand, Régine et ses deux enfants échappent au carnage. Capturée pendant plusieurs jours, elle entend les

tueurs qui se vantent des atrocités qu'ils ont commises. En mai 1945, la Commission des crimes de guerre, mise en place par le prince régent de Belgique, relate l'un des horribles souvenirs de cette victime : « Un SS, qui s'était rendu dans le jardin de la maison Legaye, au lieu d'exécution, revint, en disant à ses camarades, devant M^{me} Grégoire, "qu'il y avait là un beau tas (de victimes) et qu'il serait encore plus beau demain." Il ajouta que les corps remuaient encore, mais que ce n'était rien, que lorsqu'ils auraient saigné suffisamment, ils crèveraient. »

Dans l'Ardenne où se déroula la dernière grande offensive des nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, les civils belges furent littéralement plongés dans l'enfer. C'est à leur histoire qu'est consacré ce supplément. ■

⁽¹⁾ Luc De Vos, « La Belgique et la Seconde Guerre mondiale », Racine, Bruxelles, 2004.

© Galerie Bildzeitung-Gerty Images



Le 10 septembre 1944, la ville de Bastogne est libérée. Personne n'imaginait à ce moment que les Allemands pourraient encore revenir.

© US Army

1. LA TERRIBLE SURPRISE

Cette terrible histoire commence par des scènes de liesse. Cette photo le rappelle. Elle a été prise le 10 septembre 1944 à Bastogne. Ce jour-là et les suivants, les femmes du Luxembourg belge auraient bien offert tous les baisers du monde à ces soldats qui avaient traversé l'Atlantique pour sauver le pays du joug de l'invasisseur nazi. Les enfants regardaient ces GI's avec émerveillement, goûtant avec délice à leur chocolat et à leurs chewing-gums. Les résistants belges – et ils étaient nombreux dans les forêts d'Ardenne – pouvaient sortir de l'ombre. Les vieux, les jeunes, les femmes, les hommes, tout le monde participait à la

fête, sortant des drapeaux aux couleurs des alliés et de la Belgique, confectionnés dans le plus grand secret du temps de l'occupation. Civils comme militaires étaient convaincus que les Allemands ne feraient plus que reculer jusqu'à Berlin. Mais trois mois plus tard, le 16 décembre à 5 h 30, un déluge de feu s'abattait à nouveau sur l'Ardenne, annonçant une contre-offensive allemande que personne n'avait vu venir. La ligne de front allait s'étirer sur 120 kilomètres entre Echenach et Montjoie, et les combats allaient durer un peu plus d'un mois, laissant des cicatrices profondes dans la population civile.



Jean Lambert, dans la maison familiale d'Horritine, là où il vivait déjà avec ses parents pendant la guerre. Son bureau se trouve à l'endroit précis où des Allemands avaient installé leur QG en décembre 1944.



Chez les Lambert, après la libération, on jouait à arrêter les Allemands avec de vraies armes et de vrais uniformes. Jean, 14 ans, fait ici le soldat américain.

« LA LIBÉRATION, C'ÉTAIT NOTRE SAINT-NICOLAS! »

« Le dimanche 10 septembre 1944 était un jour radieux, une de ces belles journées qui restent gravées dans la mémoire tout au long d'une vie. » Habitant Horritine, près de Bastogne, Jean Lambert avait 14 ans quand il vécut ces moments inoubliables. 70 ans plus tard, il les décrit avec précision. L'émotion

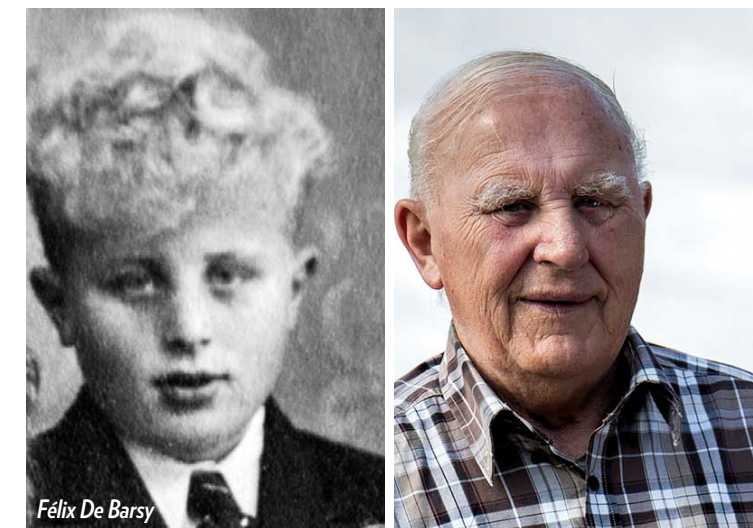
est encore là. Le passé ressurgit. « Depuis quelques jours, on savait que la libération était imminente. Paris, Bruxelles, puis les autres villes de France et de Belgique avaient été reprises. Notre tour allait venir, cela ne faisait plus de doute. On suivait avec une impatience fébrile l'avancée foudroyante des alliés.

Pour leur arrivée, on avait fabriqué des petits drapeaux avec des moyens rudimentaires : l'Union Jack, le Star and Stripes, les trois couleurs belges et françaises... La libération ! Enfin ! On avait tellement rêvé ce jour depuis mai 1940 qu'en définitive la réalité n'aurait jamais pu égaler l'image qu'on s'en était forgée. On peut comparer cela à l'attente de la Saint-Nicolas quand on est enfant : on en parle si souvent avant et quand il est enfin là, cela passe si vite !

» N'empêche, on voudrait revivre ces instants en boucle. Revoir, venant de Michamps, cette voisine qui ouvre la porte de notre cuisine et crie : « Lès-Amèrikins sont là, i passant su la voye di Lonvli » (Les Américains sont là, ils défilent sur la route de Longvilly). Et puis courir à nouveau. A perdre haleine. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, se retrouver sur la grand-route... Je suis certain qu'un athlète olympique n'aurait pas été plus vite que nous. Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais ce spectacle : à perte de vue, des fantassins marchaient sur deux rangs, laissant le centre de la route libre pour la circulation des véhicules. L'immense colonne serpentait, s'étendait comme une gigantesque chenille sur toute l'étendue que nous pouvions apercevoir (plus ou moins 2 km), de la grotte de Longvilly à « La Glîje », vers Mageret. Ils étaient là et c'était du délire ! Les femmes embrassaient les soldats, des gens riaient, d'autres pleuraient. Et puis ce fut mon premier contact avec les fameux GI's. Les soldats américains ! Ils étaient fatigués mais rayonnants. Chargés de leur fusil et d'un lourd barda, ils marchaient au rythme de la colonne en nous lançant les premiers chewing-gums. Cela nous changeait de la « colle de sapin » que nous étions habitués à mâcher depuis notre enfance. Tout était nouveau pour nos yeux émerveillés : le casque, le fusil, le sac. Intrigué par une pelle qui pendait à la ceinture d'un soldat baragouinant un peu de français, nous lui en avions demandé l'usage. Il nous avait répondu avec un admirable accent américain : « C'est pôr faire un chaâteau pôr préserver mon vie » ! Il voulait dire que cet outil lui servait à creuser des tranchées. Ce fut ma première conversation avec un soldat américain. Notre joie était irrépressible, l'insouciance totale. Avec le recul, je parlerais même d'inconscience : nous avions une foi aveugle en la toute-puissance des armées alliées. La libération, c'était notre Saint-Nicolas et jamais on n'a vu Saint-Nicolas reprendre les jouets après le grand jour du 6 décembre ! Le retour des Allemands, c'était tout bonnement IMPENSABLE ! »

Après quelques semaines merveilleuses, l'offensive allemande est lancée le 16 décembre à l'aube. Jean Lambert se souvient que le 17, lors d'une visite chez un oncle, il fut interpellé par « des choses étranges qui se passaient au loin » : « On pensait qu'il pouvait s'agir de combats aériens, mais sans certitude. En tous cas, des obus éclataient et il y avait des fumées noires. En réalité, la bataille faisait déjà rage à Clervaux, soit à 15 km de chez nous ! Mais nous ne nous doutions de rien. Le soir, on s'est endormi, à peine inquiets... Le lendemain, mon oncle Joseph est venu nous dire qu'ils étaient tout près. Le bruit des bombes se faisait plus fort. On n'avait pas de bonnes caves, alors on a passé la nuit suivante en dessous de la table, dans la cuisine. Le mardi 19, vers 19 heures, un coup de pied dans la porte nous a fait sursauter. Un Allemand a surgi dans la cuisine. En un instant, ils étaient partout à la fois. Les boches étaient de retour... » ■

« CE NE SONT QUE DES MANŒUVRES »



Félix De Bary

« On ne croyait pas les revoir, on a été vraiment surpris ! » Félix de Bary, 15 ans en 1944, traduit ici le sentiment unanime de ces Ardennais qui ont vécu l'improbable contre-offensive allemande du 16 décembre. « Ce jour-là, j'étais au séminaire à Bastogne. Les Allemands avaient commencé leur tir d'artillerie mais nous n'avions reçu aucune information particulière. Le dimanche 17, nous sommes encore partis en promenade avec un professeur mais l'excursion a été écourtée pour des raisons militaires : on devait bien constater qu'il y avait des chars partout. Beaucoup de va-et-vient. Et puis des Grand-Ducaux sont venus rechercher leurs enfants. Eux, ils savaient déjà que l'ennemi était en route... Nous pas ! On a eu une réunion à la salle des fêtes qui se voulait très rassurante : « Ce ne sont que des manœuvres militaires, il ne faut pas vous inquiéter... » Mais le lundi 18, on nous a dit de retourner chez nous. En tous cas, ceux qui le pouvaient ! Car pour les élèves qui habitaient au nord et nord-est, c'était trop tard : les Allemands étaient déjà là. Moi, comme je vivais à Grand-Vivier, au sud-ouest, j'ai pu rentrer à la maison. J'ai quitté Bastogne à midi. Un habitant de Flamièrge m'a reconnu et il m'a pris en charge sur son vélo pour m'avancer. A ce moment-là, les premiers obus tombaient déjà sur Bastogne. Le 19 décembre, ils étaient chez nous. Ils sont arrivés par les bois alors que les Américains battaient en retraite et que des flux de réfugiés arrivaient du nord et du nord-est. Tout est allé si vite qu'on a dû aller dire à un Américain qui se trouvait encore chez un voisin que les Allemands se trouvaient dans notre ferme ! Il s'est sauvé. Je ne l'ai jamais revu, mais son fils est venu après la guerre pour nous remercier. Son père avait pu trouver refuge chez les Pierson et rejoindre les lignes américaines à Champs. » ■

« SEUL BON-PAPA M'A CRU »

Jean-Pierre Offergeld avait 14 ans en décembre 1944. Quand Vielsalm fut libérée en septembre, des soldats américains s'installèrent dans un bois tout près de chez lui. Ils étaient détendus, avaient le sourire et se montraient très affables envers ce gosse qui les regardait avec pas mal de fascination dans les yeux. En plus, le petit Jean-Pierre pouvait monter dans leurs chars et ils avaient des chewing-gums ! « Ce moment heureux, personne n'aurait imaginé qu'il puisse être interrompu par l'ennemi », se souvient-il 70 ans plus tard. « Pour nous, comme pour nos sauveurs, les boches étaient cuits ! Et ces GI's, ceux-là mêmes qui se trouvaient devant mes yeux de gamin, semblaient invincibles ! Mais en décembre, l'atmosphère a changé. Je me souviens de la remarque de l'horloger de mon grand-père, un jour qu'il passait à la maison : "Vous voyez, Mōssieu, je suis convaincu qu'il descend plus de chars qu'il n'en monte. Ils vont nous laisser tomber." C'était un peu le sentiment qui régnait dans Vielsalm, et pourtant on ne pouvait se résoudre à y croire vraiment. Il paraissait invraisemblable que la grande armée américaine puisse rencontrer encore le moindre revers dans cette guerre. Mais, un jour, j'ai constaté que les soldats qui étaient dans le bois n'avaient plus le sou-

rire. Ils m'ont fait comprendre qu'il fallait passer la prochaine nuit à l'abri dans la cave car on risquait des bombardements. Quand je suis rentré, il y avait beaucoup de militaires près de la maison et il y avait aussi un char posté sous le grand sycamore qui se trouvait dans un coin de notre cour, près de la route. J'ai évidemment raconté à la maison ce qu'on m'avait dit. Seul Bon-Papa m'a cru ! Et il fut le seul à m'accompagner dans la cave où mon père avait bricolé des "lits." En pleine nuit, nous avons été réveillés par de fortes explosions. Une troupe affolée comprenant mes parents et les voisins est venue nous rejoindre. Nous étions groupés autour de la chaudière où brûlait du mauvais coke, mais qui tenait chaud. Nous étions éclairés par un "quinquet" au pétrole et nous attendions que cela passe. Le lendemain matin, alors que mes parents regagnaient leur chambre à coucher, quel ne fut pas leur effroi de trouver le panneau de la tête de leur lit traversé par un grand éclat d'obus qui s'était fiché dans le mur. Il était passé entre leurs deux oreillers. Dans le jardin, il y avait un fameux trou d'obus et le char posté le long de la route semblait avoir été touché. Il fut aussitôt évacué. La bataille des Ardennes venait de commencer. » ■



Jean-Pierre Offergeld aujourd'hui et hier, en compagnie de sa maman qui se trouve à sa droite, de son « bon-papa » qui tient sa sœur Françoise à bras et de son frère Étienne.

